

N° 32

Noël 1932

BON - SECOURS

REVUE TRIMESTRIELLE



Collège N.-D. de Bon-Secours
BREST

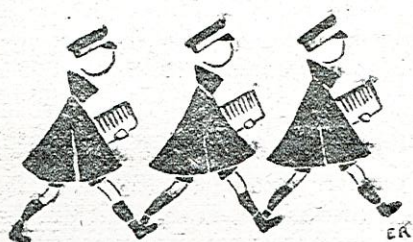
SOMMAIRE

LA VIE AU COLLEGE

1. Une promotion
2. Plaisirs de vacances.
3. Le voyage de Fra Francesco.
4. Au jour le jour.
5. Une visite dans le cabinet d'un artiste.
6. Conte du Jeudi.
7. Une triste charge... sonneur.
8. Les professeurs et les yoyos.
9. Nos lauréats.
10. La Fête missionnaire.
11. Prière d'un vieux missionnaire en mourant.
12. Histoire rocambolesque d'un machiniste.
13. Nuit de Noël.

NOS ANCIENS

14. Le coin de famille.
15. Nouvelles de tous.
16. Un bon revenant.
17. 3 sonnets de M. Lemoigne.
18. Le cours de marine à Bon-Secours.
19. Le Père Louis Froc.



La Vie au Collège

UNE PROMOTION

— Alors, monsieur Méar s'en va?

— Hélas! oui. Monsieur Méar nous quitte. Monseigneur l'évêque l'a nommé supérieur de l'Institution Notre-Dame du Créisker, à Saint-Pol-de-Léon, un beau collège de 450 élèves, dont 400 pensionnaires. C'est une charge glorieuse; mais elle est lourde aussi. C'est pourquoi au personnel enseignant de Bon-Secours, aux élèves actuels et anciens, qui l'ont félicité, Monsieur le nouveau Supérieur adresse un cordial merci et, plus encore, un appel à leurs prières.

— « Monsieur le Supérieur, soyez tranquille, Bon-Secours a entendu votre requête et ira, plus d'une fois,

vous en donner de vive voix l'assurance. Il n'y a pas si loin de Brest à Saint-Pol. Toutes les autos et motos ne mettent pas deux heures, voire même trois, à ramper sur le ciment des grand'routes.

Et donc l'avenir...

Mais je m'aperçois que c'est du passé que je dois parler, puisque j'ai à retracer votre carrière à Bon-Secours. Allons-y et si je produis des louanges, qui froisseront votre modestie, prenez-vous-en à la vérité. »

Monsieur l'abbé Méar naquit à Trézilidé, près de Saint-Péran et de Berven, saint et localité qui se trouvent sur la route de Lesneven à Saint-Pol-de-Léon. C'était en 1882. Il vint faire ses débuts à Keroulas et au Collège de Léon, vers 1895. Il fut dès le principe un élève modèle. Il affronta les deux baccalauréats avec aisance, et, muni du diplôme de bachelier, entra au Séminaire de Quimper. Il y était, où plutôt il y aurait été à l'heure sinistre de l'expulsion au début de 1907, si son Supérieur ne l'avait envoyé à l'Université de Rennes conquérir un diplôme de licencié. Un an de labeur acharné lui donna la licence de philosophie.

Après une dernière année au grand Séminaire, il fut envoyé à Bon-Secours à la rentrée d'octobre 1908, comme professeur de cinquième. Durant six ans il devait occuper la chaire de cette classe, à laquelle ses préférences demeurèrent attachées. — « Ma chère cinquième! C'était le bon temps! »

Ce l'était en effet pour le professeur et, plus encore, pour les élèves qui le suivaient avec entrain, jusque dans les arcanes de la syntaxe latine, même quand il lui arrivait de dire avec une véhémence, faite de conviction et d'indignation: *Concordance!*

Puis éclate la guerre, Monsieur Méar, mobilisable au premier jour, rejoint Nantes et part avec le service de

santé du 11^e Corps pour l'épopée de douleur et de gloire : les Ardennes, Sedan, la redoutable retraite, la merveilleuse victoire de la Marne. Durant quatre ans, il fit ensuite toutes les étapes du front, de la Somme aux Vosges. L'armistice le trouva au fort de Vanves, s'initiant aux derniers progrès de la radioscopie.

L'heure de sa démobilisation — avril 1919 — était attendue à Bon-Secours, parce que Bon-Secours n'avait pas de professeur d'Anglais, et que Monsieur Méar avait séjourné plusieurs fois en Angleterre, qu'il avait encore visité ce pays à la fin des hostilités. Il enseigna donc l'anglais, avec maîtrise, cela va de soi, d'avril 1919 à mars 1920.

A cette date, Monsieur l'abbé Joseph Quentel, amené par son acharnement au travail, à un degré de surmenage accusé, dut résigner brusquement sa charge de professeur de philosophie.

— « Qui mettre à sa place? »

La réponse n'était pas douteuse : « Monsieur Méar ».

Monsieur l'Abbé Méar était en effet licencié de philosophie depuis 1907. Il s'identifia bientôt avec cette nouvelle charge et fut « le prof. de philo ». Des diverses images qu'il aura données à ses élèves au cours des ans celle-là sera la plus persistante, non parce qu'elle a été la dernière, mais parce qu'elle a été la plus adéquate à sa personne. Pendant 12 ans il a enseigné la philosophie avec un succès qui touchait à la perfection aux examens de chaque année. Mais aussi quel labeur ! Nous le voyions, la serviette sous le bras, sortir du cours, où il venait d'instruire les jeunes gens, pour aller, sans perdre minute, distribuer son savoir aux élèves-philosophes de deux grands collèges de filles.

Et tout cela c'est le passé, un passé que Bon-Secours regrette de tout son cœur, mais qui ne deviendra ja-

mais l' « irréparable tempus » du poète, car nous le garderons présent dans la réalité, aussi souvent que nous le pourrons, et présent dans notre âme toujours.

En tout cas la nomination de Monsieur Mear a resserré entre l'Institution Notre-Dame du Creïsker et l'Ecole Notre-Dame de Bon-Secours les liens d'une fraternité déjà ancienne.

Et tandis que Monsieur Mear s'en allait vers Saint-Pol-de-Léon, Monsieur l'abbé L. Le Baccon, docteur en théologie, venait du petit Séminaire de Pont-Croix, avec un peu d'angoisse bientôt dissipée, prendre possession de sa chaire de philosophie, et Saint-Yves de Quimper nous prêtait Monsieur l'abbé Lucien Pondaven, pour prendre la chaire de Seconde et permettre à Monsieur l'abbé Lozac'h d'aller suivre les cours de l'Université d'Angers et conquérir les deux derniers diplômes, qui, ajoutés aux deux que sa valeur a déjà conquis du Collège même, lui donneront le grade de licencié ès-lettres.

C'est ainsi que Bon-Secours évolue; en soudant avec sagesse l'avenir au passé.

J. P. P.

Plaisirs

de

Vacances.



— Mon Père?... — Mon Père?
— Mon Père?...

... et les voix crient... glapis-
sent... suppliantes et impérieu-
ses tour à tour.

— Mon Père?... Mon Père?...
ouvrira-t-il donc ce Père de
Geuser ?

...un bruit de porte ouverte brusquement la silhouette du
Père apparaît à nos yeux.

— Quoi?... Qu'est-ce donc que ce vacarme? Allons —
Entrez tous, bande de singes...

Et les dix garnements, chacun-espègle comme dix, pé-
nètrent en coup de vent.

... Alors !.. Alors !.. le Père est débordé... poussé... acculé
à sa table et finalement va s'effondrer dans son fauteuil
de paille...

C'est l'occupation du domaine...

Guy Suzanne, cherche un auditoire, il veut raconter ses
aventures scouts (peine perdue, personne ne l'écoute).

La Puce, escalade les rayons de la Bibliothèque.

André Briend contemple la Marie Magdeleine de l'age-
nouiloir du Père... et sent déjà le remords de sa conduite
lui pincer le cœur.

Les autres, tout hurlant, tout gesticulant, organisent une
partie de cache-cache sous le mobilier du vénérable « Pa-
ter ».

c'est la prise de possession du lieu — la première vic-
toire.

Et voici la seconde... « Profiter de la victoire, en dictant des conditions. »

André Le Moal est un plénipotentiaire très distingué, il est le plus digne et surtout le plus représentatif de l'assemblée des combattants... Le voici prenant la parole au nom de tous.

« Mon Père, c'est un ultimatum que nous vous posons : les dix que nous sommes, ne partirons de votre chambre qu'avec la promesse formelle de votre part que la journée de demain, nous sera réservée toute entière, à nous, vos enfants.

— Abomination de la désolation, clame le Père... quelle paternité accablante!

...Et le Père a du se rendre... Eh bien! il se fera gosse avec les gosses.

Et nous voilà redégringolant l'escalier quatre à quatre, plastronnant, triomphant, chantant à tue-tête nos succès juste un petit coup d'œil au premier étage, pour s'assurer que Monsieur Leroux n'a pas mis le nez à la porte) et nous voici rendus à la rue.

*
**

Le lendemain, les dix-petits gars réveillés de bonne heure ont chaussé leurs brodequins ferrés, ajustés les courroies de leurs sacs tyroliens et se sont dirigés vers la porte de « Bon-Secours ».

7 heures 1/2, il y a le Bon Dieu à servir — dix petits cœurs élèvent vers Jésus une prière pour lui demander la joie, la vraie joie d'un beau jour de vacances.

...Et puis c'est le départ... le départ de la troupe, d'une petite troupe pas nombreuse et pas grosse et pas grande, mais qui a emmagasiné en elle des réserves de rire, des espérances de joie.

— Pour sûr que tu vas maigrir, André, avec un temps si lourd dit Lannuzel s'adressant à Le Moal.

— Si cela pouvait me faire grandir, clame Dilichen!!..

— Pauvre poucet reprend Hervé Bongrain... tu veux grandir et tu commences par te charger le dos d'un énorme sac tyrolien dont le poids ne peut que te rentrer les épaules dans les côtes.

La puce, elle, saute, deci, de-là, excitant les uns aux rires, et provoquant les autres à la plaisanterie.

— Dites donc, Père, à quoi servira cette énorme poêle que vous tenez à la main ?

— Car le Père de Geuser, en homme pratique, a emporté avec sa petite famille tout un attirail culinaire propre à façonner un délicieux fricot à l'arrivée.



Voici la maison de campagne. Le chien hurle comme toujours. Le vieux grand-père nous dit son « bonjour » du fond de son fauteuil.

C'est l'Installation — les jeux s'organisent, les premières gouttes de sueur commencent à perler sur les fronts. — La mise en train est faite. — Le Père n'a plus qu'à réciter son bréviaire pour tous les loustics en attendant que les soins de la cuisine l'absorbent.

1 heures. — » Aux peluches » « Aux peluches » — et le Père convoque les volontaires aides-marmitons.

— Vous, Dilichen, et vous André Briend, allez ramasser le bois pour alimenter le foyer domestique... et tandis que les aides-cuisiniers cassent les brindilles ou martyrisent les pauvres patates, le Père revêt un tablier tout bleu... puis, allume le feu — « ô imposant maître queue ...Quel beau diable vous feriez... dans le four de M. Lucifer!!.. —

...Vos frites furent excellentes et l'omelette qui devait être une omelette devint un succulent plat d'œufs brouillés, agrémentés de petits morceaux de jambons.

4 heures 1/2. — L'heure des ablutions — chacun se précipite à l'eau pour éviter la pluie — et pour connaître la force des vagues par gros temps — ballotés et reballotés sans cesse nous sommes constamment déportés vers l'escalier du cottage contre lequel la mer vient se briser avec fracas.

...Goûter sur l'herbe.

6 heures : Nous délaissons la maison de campagne :
...Adieu vieux sapins, vertes prairies!!!.

Avec permission, nous emportons comme souvenir de la journée, chacun un bambou.

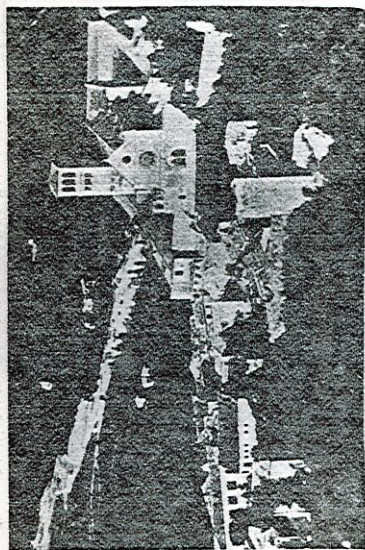
Le P. de Geuser ramène la petite bande : l'entrain est toujours au maximum, mais les mollets sont tendus, les cordes vocales épuisées...

Remerciements sous le portail... prière à la Sainte Vierge en actions de grâce pour cette journée un peu arrosée... Mais si pleine de joie.

...Oh! qu'il était doux le temps des vacances!!!.

Philoclète et Ischomachus (Troisième).

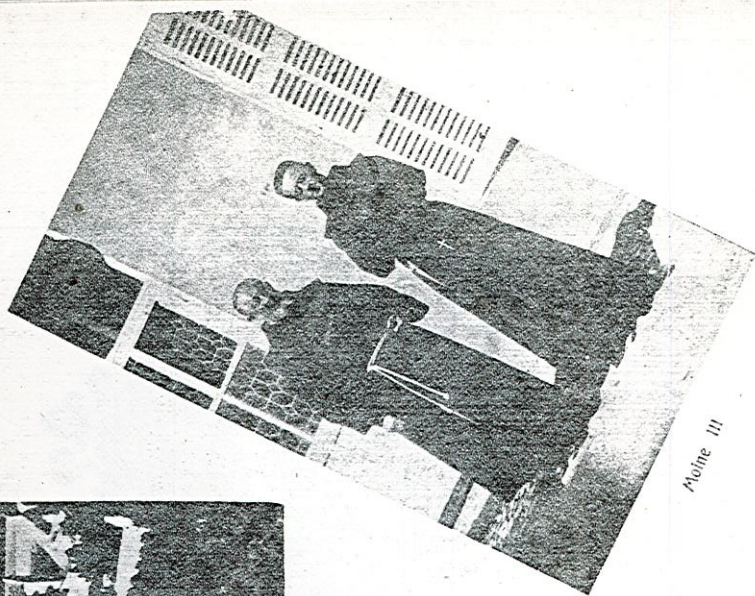




Le "Sacro Convento" d'Assise.



Le pulvis de St. François
aux "Carmes".



Moine III

A Bon-Secours.

Remise du

Sabre d'honneur

à

l'élève

GIRARDON.

Major

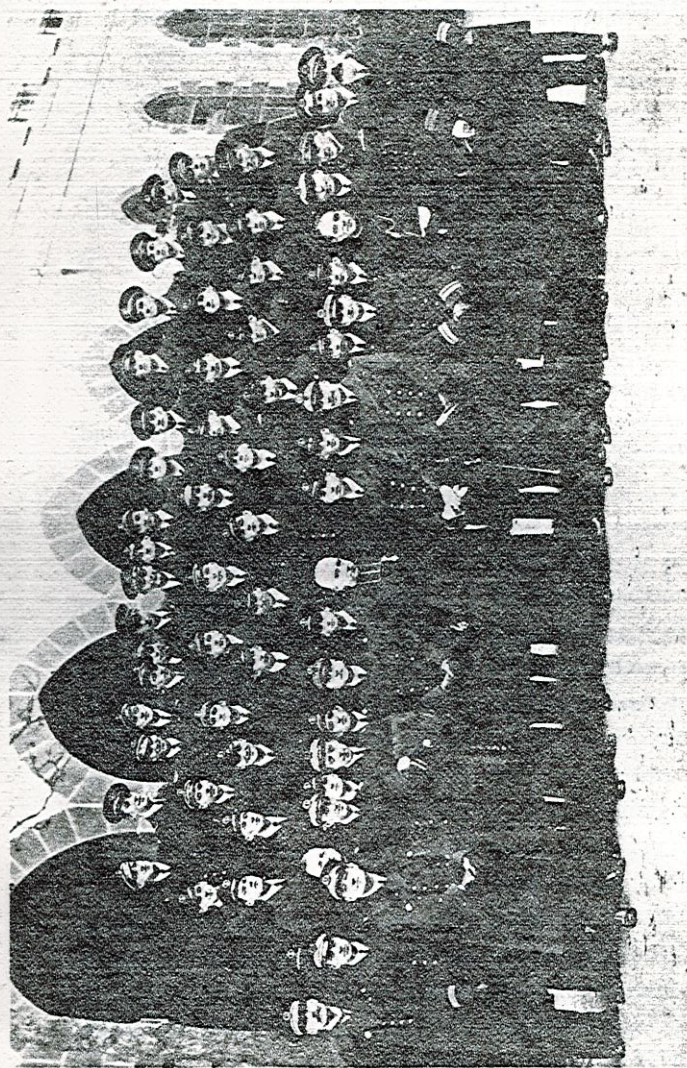
des " Postards "

et

Major des

Fistots.

1932-1933.



Cl. Bocoyran. — Brest.

De gauche à droite : Cap. de Vaisseau de NANTES. — Lieut' de Vaisseau DUCHAINE. — R. P. de BOISSIEU. — Cap. de Corvette DYÈVRE. — Lieut' de Vaisseau DELAIRE. — Cap. de Frégate de MISSOFFE. — Contre-Amiral TRAUB. — M. l'Abbé HORN. — GIRARDON. — Contre-Amiral de PONTEVÈS. — Cap. de Vaisseau KERDUDO. — Chanoine AUBERT. — Lieut' de Vaisseau GÉLI. — Cap. de Vaisseau d'HAIRCOURT. — Ingénieur en chef d'A. R. TAILLIEZ. — Lieut' de Vaisseau de LESQUEN.

... du merveilleux voyage que fit un écolier à travers l'Italie et de la grande joie et haute édification qu'il en rapporta.

Fra Francesco s'était confortablement installé sur sa banquette; le Paris-Vintimille l'emportait à grande allure à travers une belle contrée qu'il ne connaissait guère, pour l'avoir quitté tout jeune. D'ailleurs, il ne prêtait pas grande attention au paysage. Son esprit voyageait loin de là. Il lui semblait voir, sous un ciel du bleu le plus pur, une campagne des plus riantes, avec des bois d'oliviers, des vignes grimpant aux arbres, des jardins riches des espèces les plus variées. Cette vision s'effaça bientôt. Alors, il entrevit des villes moyen-âgeuses dont les vieilles maisons semblaient se presser autour de leurs universités, et d'autres qui possédaient des trésors artistiques, des sanctuaires tels qu'il n'en avait jamais vus jusque là. Cette seconde vision s'effaça comme la première.

Mais voici que, dominant ces campagnes ensoleillées et ces cités magnifiques, fra Francesco vit, accrochés aux flancs de montagnes couvertes de forêts, des ermitages et des petits couvents d'une pauvreté sublime, asiles de la Parfaite Joie. Il lui sembla distinguer la diaphane silhouette du Poverello qui planait au-dessus de tout cela et l'attirait à lui. Alors il éprouva, au plus profond de son âme, un bonheur sans limite.

Or le rêve de Fra Francesco se trouva parfaitement réalisé. A Milan, il s'extasia devant la cathédrale, véritable dentelle de pierre, merveille d'art gothique. Au couvent des Frères Prêcheurs, il vit la célèbre « Cène » de Léonard de Vinci et fut saisi de la beauté des expressions. — Le petit frère visita le Campo-Santo, et préféra à son luxe de marbres et de bronzes le recueillement et la simplicité des cimetières de France. Par dessus tout il aima l'antique basilique où saint Ambroise baptisa saint Augustin. Avec respect, il franchit la porte d'où fut chassé l'empereur Théodose, et dans la crypte contempla, avec émotion, le corps du vieil évêque étendu dans sa châsse et revêtu de tous ses ornements.

A Padoue, fra Francesco fut heureux de servir une messe au tombeau de saint Antoine, dans la basilique aux multiples coupoles. Il fit ses dévotions au tombeau de saint Luc, en l'église Santa Giustina, et en celle de l'Avella à la cellule où mourut saint Antoine.

La Bibliothèque Antonienne, l'Université où Galilée professa, où étudia saint François de Sales, l'Eglise des ermites, qui contient les chefs-d'œuvre de Mantegna, satisfirent pleinement à sa curiosité.

Venise, lui sembla une cité de rêve; la toute médiévale Bologne, Florence « mère des arts et de la politique », le ravirent.

Rome, la cité des Césars, la ville des Apôtres, la capitale du monde chrétien, fra Francesco la parcourut pendant quatre jours. Sur le forum, il vit ces quelques ruines, ces colonnes tronquées, ces statues décapitées, vestiges de basiliques: ce qui reste d'un empire! Avec une joie intime et profonde, il entendit la messe aux catacombes, et comme il faisait l'office de servant, il lui sembla sentir auprès de lui Tharcisius qui, au même autel, remplissait jadis les mêmes fonctions. Il pria dans la

chapelle d'un couvent de Frères mineurs, derrière la maison de Livie. Là sont conservés, sans corruption, les corps de saint Léonard de Port Maurice et du Bienheureux Bonaventure.

Toutes les basiliques de Rome eurent sa visite. Il les trouva assez pauvres d'architecture et riches d'ornementations.

Fra Francesco eut l'honneur de voir le Saint Père; il se jura en son cœur un indéfectible attachement à celui que Dieu avait choisi pour son représentant sur la terre.

A Naples, il fut assez heureux pour voir se renouveler le miracle de saint Janvier; la ville lui parut sordide, mais le ciel et Santa Lucia étaient d'un si bel azur ! — Pise, sa cathédrale, son baptistère, et sa tour penchée lui semblèrent un autre joyau de la prestigieuse Italie. — A Gênes il aima le souvenir de Christophe Colomb.

Toutes ces villes qu'il venait de parcourir étaient riches en chefs-d'œuvres de toutes sortes. Elles avaient charmé son esprit.

Mais dans la campagne ombrienne, il était une toute petite ville où il aurait voulu demeurer toujours. C'est qu'elle « parlait à son cœur d'un plus profond accent », et cette ville s'appelait Assise. Fra Francesco n'y trouva pas de chefs-d'œuvre de Raphaël ou de Michel-Ange; et il en fut content. Vraiment, il l'aimait cette petite cité qui avait si bien gardé son allure ancienne. Dominée par sa fière Rocca, elle se présenta à ses yeux comme au temps de saint François avec son dédale de ruelles étroites, ses vieilles maisons, ses portes monumentales. Il s'agenouilla au tombeau du Poverello, dans la crypte du Sacro-Convento. — Son bonheur fut plus grand lorsqu'il put pénétrer dans la chapelle de la Portioncule, à Sainte Marie des Anges, dans la plaine. C'était donc là

le lieu que saint François chérissait entre tous, et où il mourut, jeune encore, et après avoir accompli une tâche merveilleuse. Le petit couvent des Carceri, accroché à la montagne, au milieu d'une forêt, sembla au jeune frère comme l'endroit le plus propice à la pénitence et à la contemplation. Il entra dans la grotte où saint François aimait à se retirer, dans celle de frère Masséo, et celle de frère Sylvestre. Il fut émerveillé par la beauté du site, et lorsque, accoudé au muretin qui domine le lit du torrent que saint François condamna au silence, il eut promené son regard sur toute la vallée, il murmura tout bas :

« Béni soyez-vous, mon Seigneur, pour cette nature si belle et si accueillante, qui nous aide à nous élever vers vous.

Béni soyez-vous, mon Sauveur, pour cette vallée solitaire, où, retiré du monde, notre cœur se sent si près de vous.

Béni soyez-vous, mon Sauveur, pour ces grottes profondes, si propices à la méditation.

Béni soyez-vous, mon Seigneur, pour les petites fleurs des bois, qui embaument ce lieu d'un si agréable parfum, et, en particulier, pour notre frère le cyclamen, qui croît sous la futaie, d'une façon si merveilleuse.

Béni soyez-vous, mon Sauveur, pour les arbres de la forêt dont les fûts s'élancent bien droits vers le ciel bleu et dont les rameaux s'étendent vers vous en un geste de prière.

Béni soyez-vous, mon Seigneur, pour les petits oiseaux qui nichent au creux des rochers ou dans l'épaisseur des taillis et qui emplissent l'air de leur suave louange.

Béni soyez-vous, ô mon Dieu, pour Madame la Pauvreté, qui a fait de ce val son séjour d'élection. »

A Saint-Damien, il se trouva encore plus près du cœur du Poverello, c'était là, en cette chapelle, que le Christ

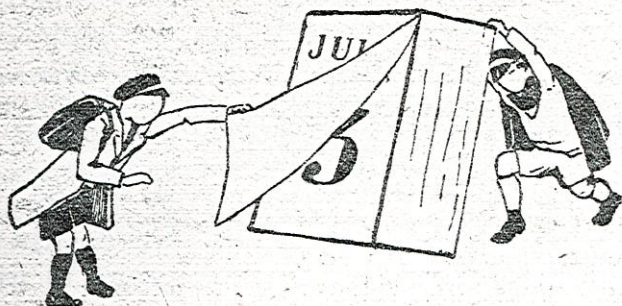
byzantin s'était animé et avait parlé à François Bernardone — c'était bien cette chapelle qu'il avait reconstruite de ses propres mains avec les pierres qu'il avait mendrées; là, le chœur si pauvre et si mystique où sainte Claire et ses filles se réunissaient pour chanter les louanges du Seigneur; et c'était bien là encore le minuscule jardinet où saint François avait composé le cantique des créatures. Fra Francesco redisait inlassablement en son cœur « O très Séraphique Père, gardez-moi près de vous, toujours ».

A mi-chemin d'Assise et de Florence se dresse la montagne de l'Alverne; le frère la gravit pieusement en se remémorant la montée de saint François et de Frère Léon. Chaque caillou, chaque brin d'herbe lui semblèrent sacré. Au sommet, un couvent abrite une communauté de frères mineurs. Fra Francesco se recueillit à la chapelle des oiseaux, à l'oratoire des stigmates. Il errait encore dans les bois, lorsque les cloches annoncèrent les Vêpres. Le son montait si pur et si aérien qu'il s'arrêta pour l'écouter. Oncques n'avait ouï si belle mélodie « Loué soyez-vous, mon Seigneur, pour le doux son des cloches qui monte vers vous en une prière ardente, que notre bouche ne saurait exprimer. »

De l'Alverne et d'Assise, Fra Francesco revint l'âme emplie d'une confiance sans borne et à jamais conquise. Lui aussi il avait bien envie de s'écrier:

« O Christ, tu m'as ravi le cœur. »

AL. ROLLAND (*Philosophie*).



AU JOUR le Jour.

OCTOBRE

Lundi 3. — Un ciel clément daigne nous sourire, et s'efforce — peut-être en vain — de blanchir les piliers gris du préau et de leur donner une teinte moins morose. Nous retrouvons le P. de Montigny, qui assume la charge (pour une charge, c'en est une) de surveillant de la première division.

Mardi 4. — La cour retentit des innombrables souhaits de bon travail échangés entre internes et externes. La grande distraction de la journée consiste à mettre un nom sur tous ces professeurs venus d'on ne sait où — « Hep! comment s'appelle ce prof qui descend l'escalier? — Ça? C'est le professeur de seconde, un chic type, à ce qu'il paraît. »

Mercredi 5. — Qu'y n'a pas son yoyo? Personne, pas même tel grave surveillant qui passe ses récréations à

donner des arrêts et à faire remonter savamment son disque de bois sur la ficelle.

Jeudi 6. — La première promenade de l'année finit en queue de poisson sous un belle averse.

Mercredi 12. — Nous sommes gratifiés aujourd'hui d'un jour de congé: profitons-en, car le lendemain nous commençons trois jours avec l'austérité d'une retraite en perspective.

Dimanche 16. — Pour nous donner un regain des douceurs des vacances nous avons une sortie générale. Seuls, quelques « privilégiés » restent au collège, festoyent d'une façon scandaleuse, puis se paient une séance de cinéma aux Carmes.

D'ici la Toussaint, nous vivons dans l'attente des vacances, et serons enlevés par tant de projets, que — chose regrettable — nous oublierons tous les événements dignes d'être notés.

Samedi 29. — Le collège se vide : tous les moineaux se sont envolés vers le toit familial, laissant chômer professeurs et surveillants, pour peu de temps, il est vrai, car, le

Mercredi 2. — L'invasion réapparaît. Quelques changements dans les places à l'étude et au dortoir, voilà ce à quoi se sont utilement employés les pensionnaires du collège pendant les vacances.

Dimanche 6. — Quels sont tous ces officiers de marine qui envahissent la cour, et se moquent de nous, bien à l'abri derrière les grilles de la porterie? Ah oui! c'est la remise du sabre.

Après une courte allocution, l'élève Girardon se voit détenteur d'un sabre à lame droite et brillante, qui est le symbole des qualités qu'il doit acquérir. Pendant que s'affairent les photographes, chercheurs d'un beau point de vue, les groupes se dispersent et nous, pauvres élèves, nous remontons en étude avec le souvenir d'une bonne matinée.

Jeudi 10. — Pour une belle promenade, c'en fut une belle. En nous voyant nous diriger vers Laninon, quelques pessimistes de se récrier... Ah par exemple! encore cette promenade! On pourrait réciter aux arbres qui garnissent le raidillon de la porte du Conquet la moitié d'une fable de La Fontaine, puis leur dire à la *prochaine fois*, qu'ils n'auraient pas encore oublié le jour de notre « repassage ». Mais soudain les choses changent de face, nous bifurquons vers le terrain de l'aviation maritime et demeurons éblouis devant les hydravions qui s'offrent à notre vue, dont quelques-uns sont à terre, sur des chariots. Les plus méthodiques calculent immédiatement la force du moteur et la vitesse de l'hélice; d'autres apprécient seulement: que « c'est Bath » ou, que « ça doit gazer ». Les plus avisés se servent des épaules de leur camarade pour inspecter l'intérieur de la carlingue. — Après avoir pris part aux péripéties émouvantes d'un hissement d'appareil, nous reprenons le chemin du collège, ennuyés de voir finir une si instructive et si intéressante promenade..

Vendredi 11. — C'est l'Armistice. — Nous entendons un service à Saint-Louis, assistons, puis prenons part au défilé sur le Cours d'Ajot. Nous nous recueillons, place de la Liberté, pour la minute de silence, puis rentrons au collège.

Mercredi 16. — Une nouvelle balle-mousse, extraite du

placard à jeux, déchaine la fureur des amateurs de football, qui la font rebondir à qui mieux-mieux.

Mardi 22. — Sainte Cécile ramène son traditionnel goûter: tous les chanteurs surtout leur professeur, y font largement honneur.

Dimanche 27. — Le Père Nourry, pensionnaire du collège depuis quelques jours nous prêche à la grand'messe. — Le soir, à la salle des Carmes, il nous intéresse vivement par sa parole facile et agréable expliquant de nombreuses projections. Une séance théâtrale, jouée par les élèves et qui eut plein succès, termina la soirée.

Aujourd'hui nous entrons dans l'Avent, recueillons-nous avant l'Alleluia de Noël.

Jeudi 8 Décembre. — Une sortie, avant-goût des vacances, est toujours la bienvenue. Aussi aujourd'hui sommes-nous particulièrement heureux de sortir le jour de la fête de notre collège.

Vendredi 9. — L'atmosphère se charge, les examens approchent plus vite encore que les vacances.

Samedi 10. — Nous voyons réapparaître dans nos cours ce sympathique Ramon, devenu, comme on le sait, Monsieur l'abbé Ramon.

Car M. Cloarec est parti à Quimper recevoir le diacanat. Alors...

Dimanche 11. — L'E. S. B. S. se fait battre au Guelmeur sous une pluie persistante par 1-0. Malgré tout, ce fut une fort honorable défaite.

F. LIRON (*seconde*).

Une visite dans le cabinet d'un artiste

Monsieur l'abbé Q... est artiste sculpteur, mais il a trop de modestie pour faire valoir ses talents et il ne parle jamais de ses œuvres que lorsqu'on l'en prie avec instance.

Son cabinet de travail, véritable museum, est peuplé d'un monde d'objets d'arts et de tout genre. Dans l'embrasure d'une fenêtre sautillent, à l'intérieur d'une vaste cage, de petits serins jaunes, gentils comme des amours. Devant une autre fenêtre grimpe un lierre feuillu qui atteint presque le plafond. Mais ce n'est pas là le plus beau. Sur trois ou quatre étagères superposées s'aligne toute une série de statuettes de bois, toutes plus curieuses les unes que les autres.

— C'est vous qui avez fait tout cela? demandé-je à l'artiste qui en ce moment les passe en revue, l'une après l'autre, avec un certain plaisir.

— Oui, fait-il d'un signe de tête.

— Oh! cette vierge est magnifique: quelle finesse, quelle...

— Peut-être, mais elle ne vaut pas cette autre, là-haut, sur le dernier rayon.

Et il me montre du doigt une statuette poussiéreuse qui ressemble un peu à celles que l'on voit parfois à la vitrine des antiquaires. Celle là est en effet assez curieuse. C'est une statue de la Vierge également, mais d'un genre tout différent de la première. La Madone, tenant l'enfant Jésus dans ses bras, a je ne sais quoi de doux dans le regard et de majestueux dans le maintien, et avec cela un charme archaïque délicieux. Je reste en admiration devant elle, puis je passe à une autre. —

Voici un buste du curé d'Ars. Voici un paysan appuyé sur sa bêche...

Après les avoir toutes vues:

— N'auriez-vous rien à me montrer encore? dis-je.

— J'en ai encore une, mais je ne l'ai pas apportée ici.

— Pourquoi?

— C'est que...

— Eh bien?

— Elle pèse 400 kilos et elle mesure 1 m. 80 de haut.

— Oh! oh! et c'est vous qui l'avez sculptée?

— Oui.

— Vous avez dû mettre fort longtemps à achever un tel ouvrage.

— Deux mois.

— Est-ce possible? Deux mois pour faire une statue de 400 kilos et de 1 m. 80 de haut! Et que représente-t-elle?

— Saint Yves.

— N'en avez vous pas une photographie.

— Si. — Tenez en voici une.

Je prends la photo que me tend l'artiste. Un vrai chef-d'œuvre que cette statue, tant par la beauté de l'expression que par la taille. Le visage du saint est illuminé d'un sourire paternel qui a je ne sais quoi de doux, de tendre, d'indulgent. Combien on doit avoir de la ferveur à prier un saint qui semble si bon!

— Pour arriver à de tels résultats, vous devez avoir une grande habitude de la sculpture.

— J'ai commencé il y a deux ans.

Exécuter des chefs-d'œuvre après ne s'être exercé que deux ans seulement, n'est-ce pas extraordinaire? Si son talent se fût révélé plus tôt, monsieur l'abbé Q... aurait sûrement produit des merveilles.

« JEANNEAU » (Première).



CONTE DU JEUDI

Il était une fois un homme fort embarrassé, qui pleurnichait devant un pupitre: sur ce pupitre, il y avait une plume d'oie (car le stylo n'existait pas), un encrier creusé dans la bosse d'un chameau accroupi, quelques manuscrits poussiéreux, et une grande feuille de papier sur laquelle étaient écrits ces mots, mais ces seuls mots hélas: « Notre J. C. ». Enfin pour clore le tableau, j'ajouterai que de sa main droite le bonhomme soutenait sa tête lourde de pensées, un peu dans l'attitude où les gravures représentent Balzac, Goethe, Pascal et beaucoup d'autres.

Hélas, le pauvre, il ressemblait aussi à « Monsieur le sous-préfet », vous savez: ce pauvre sous-préfet qui devait faire un discours, et ne pouvait trouver que ces mots « Messieurs et chers administrés ».

Bref, son esprit préalablement assez lourd en cette soirée, se refusait absolument à pondre quoi que ce soit, et...

la feuille de papier restait elle aussi désespérément blanche!

Dans sa main agacée, la jolie plume menaçait de tomber bientôt en lambeaux et plusieurs jurons, de plus en plus significatifs, lui avaient déjà échappé à maintes reprises. Dans un sursaut de découragement, lorsque la chambre, assez sombre, s'éclaira soudain comme d'une lueur de lever de soleil, et tandis que, tout ébloui, ses yeux se fermaient, son oreille perçut un léger frôlement d'étoffes soyeuses; puis, tout à coup, une charmante apparition, peut-être un ange en personne, surgit d'on ne sait d'où et, lentement, lui dit ceci:

« Ecoute, ô petit dieu de la terre, j'ai eu pitié de ta détresse: qu'un vœu sorte de ta bouche et je te promets de l'exaucer, avec toutefois la permission du Très Haut ».

Aussitôt, le pauvre bonhomme de s'écrier, comme vous le pensez bien (en continuant dans le même style que l'apparition, car le contraire eût été inconvenant): « ô charmant habitant des cieux, si ta bienveillance le permet, que cette feuille se remplisse toute seule car mon imagination me refuse en ce moment tout service! »

L'apparition sourit: « Penses-tu qu'une feuille puisse se remplir toute seule? Enfin, puisque tu en as bien besoin, je vais t'aider. Et d'abord, que dois-tu raconter? »

— « Mais tout simplement ce qu'est « J. C. » et ce qu'elle deviendra, nous l'espérons, cette année... »

— « Oui, mais, qu'est-ce que ça veut dire, d'abord, que « J. C. », je ne peux pas le deviner tout seul, quoique j'ai l'impression que ce soit quelque chose de tout à fait épatant! »

— « Comment, vous ne savez pas ce que c'est que le J. C. — et le bonhomme regarda l'apparition d'un air ahuri — vous ne savez pas ce que c'est!... Mais la Jeunesse Catho-

lique... ça ne peut pas être autre chose? C'est une des parties de l'Association-mère: l'A. C. J. F., qui comprend de plus la J. O. C., la J. A. C., la J. M. C.: jeunesse ouvrière, agricole et maritime catholiques... et aussi la J. E. C., jeunesse étudiante catholique, à laquelle nous aurions voulu nous affilier cette année, puisque... nous sommes des étudiants! Nous avons même discuter la question au début de l'année avec le Père de Geuser et aussi le Père Lepoutre, aumônier général de la J. E. C., seulement, la transition aurait été difficile d'un seul coup et comme, d'autre part, nous ne voulions pas appeler J. E. C. un groupement qui ne l'était pas, nous avons préféré lui laisser encore cette année le vieux nom plus général de J. C. »

— « Oui, eh bien, qu'y avez vous fait l'année dernière, entre autres choses: de la littérature? des recherches scientifiques? »

— « Oh! rien de tout cela fort heureusement: nous avons eu des discussions sur des sujets sociaux beaucoup plus d'actualité! »

L'apparition eût un léger sourire, un peu sceptique:
« Des sujets sociaux!... et ce fut intéressant? »

Du coup son interlocuteur faillit se fâcher tout à fait:
« Intéressant! Savez-vous seulement comment la séance se passait? »

Et, sur un signe négatif: « Un des membres exposait le sujet: féminisme, allocations familiales, individualisme, etc., etc... — ensuite la discussion s'amorçait, d'habitude, passionnante, quelquefois même presque orageuse, mais se terminait toujours très bien, grâce aux sages jugements du Père de Geuser, notre aumônier, et de Pouliquen, notre président. »

— « Mais... cette année? »

— « ...Cela continue de la même manière, avec un

autre programme toujours social, avec un nouveau président: Penquer; un nouveau secrétaire, de Vuillefroy, et aussi quelques nouveaux membres qui portent tous fièrement l'insigne émaillé. »

De nouveau l'apparition sourit ou plutôt se mit à rire gaiement: « Eh bien! il me semble qu'elle est remplie ta feuille, mon pauvre vieux (les civilités d'usage au début d'une conversation avaient laissé place à un style un peu plus familier) et c'est pourtant toi qui a parlé tout le temps! Quant à moi, je m'en vais, ravi d'avoir appris du nouveau et même du nouveau fort intéressant. »

Encore le même frôlement qu'au début et même, je crois bien, un bruit d'ailes... au loin, un frais éclat de rire et puis la pièce dedevient sombre...

Seulement, seulement la feuille était remplie.

A. CEILLIER (*Math.-Elém.*).



UNE TRISTE CHARGE...

S
O
N
N
E
U
R
!
!
!

— « Ce que ça doit être chic d'être sonneur, me disait naïvement l'autre jour un de mes camarades — on coupe matin et soir à cinq minutes de classe. »

— « Ah! tu parles, répliquai-je; mais, mon pauvre vieux tu ne sais pas ce que c'est; impossible de contenter tout le monde — tiens, si tu le veux, faisons la révision d'une journée ordinaire.

A 8 heures 20, je descends pour sonner: bonheur des pensionnaires qui dorment sur leurs livres: depuis sept heures — fureur des externes qui apprennent leurs leçons un peu tard!.. Tu comprends?..

A 8 heures et demie, personne n'est content, surtout ceux qui se pressent aux fournitures pour acheter du papier collant et des punaises...

A 10 heures 25 je descends à nouveau, mais mon pas résonnant dans le couloir a deux effets: les uns, radieux d'avoir échappé à une récitation qui aurait pu être fâcheuse, ferment leurs livres avec plaisir; les autres qui recopient à la hâte quelque composition sont furieux contre moi pour la minute possible, volée!.. A midi moins le quart joie exubérante des externes qui vont respirer un air meilleur; cris des petits qui s'obstinent à faire des flexions et extensions des bras et des jambes.

Puis vient le temps des longues récréations. Les grands joueurs prétendent que j'interromps trop vite leurs ébats avec mon intrument à corde.

Deux heures — mêmes réclamations — ainsi qu'à quatre heures un quart.

Tu vois comme le métier est amusant!...

**

Hélas! s'il n'y avait que les élèves à me harceler de « tu n'aurais pas pu sonner plus tôt. » — « Toujours en avant » — « apprends à sonner », etc...!! mais l'autorité s'en mêle. Il y a le surveillant général et le surveillant qui n'est pas général. — Pour le premier, les coups de l'Angelus ne sont pas assez espacés et par principe ma cloche n'est jamais à l'heure — pour l'autre les récréations sont trop longues, même avec son yo-yo.

— « Et pour régler ma montre, il y a la pendule (pauvre pairaque antique)!!! ...La pendule qui fait des bonds en avant et en arrière sans que l'on sache bien pour quelles raisons.

— Alors, et la précision, et l'exactitude que nous recommandent le règlement,... dis-moi... comment veux-tu qu'elles soient respectées ?

— Toujours est-il que j'ai le dos large... te l'avouerai-je même! je trouve ma charge excellente; eh bien oui, comme tu le disais au commencement de notre entretien, dans le métier il y a toujours 5 minutes à gagner sur la classe, matin et soir, et puis être le premier aux fournitures, au réfectoire et en cour n'est-ce pas un avantage; il est donc bien vrai que ces petits gains contrebalancent les inconvénients énumérés plus haut.

Et si je crie bien haut que ma charge est accablante... dans mon for intérieur je me félicite d'avoir été choisi pour exercer cette fonction.

Michel DE LAFFOREST (Seconde).

Les Professeurs...

et les Yoyos

— « Eh bien! Monsieur Bothorel, avez-vous eu l'occasion de chiper quelques yoyos aujourd'hui? »

— « Je dois avouer que ces maudits chahuteurs se cachent si bien, que c'est à peine si j'ai pu en saisir six ou sept. »

— « C'est maigre, fait Monsieur Leroux. Pour ma part, j'ai bien confisqué ma douzaine ce soir, le tout c'est de savoir s'y prendre. La surveillance des couloirs est fructueuse. »

— « Et des études, donc, renchérit Monsieur Ruellen, si vous saviez; et c'est moins encore la quantité que la qualité. J'en ai chipé un l'autre jour, une pure merveille... Hier soir, au dortoir, je me suis bien amusé, allez. »

A ce moment la porte s'ouvre avec fracas et le Père de Geuser entre, rouge, essoufflé : « Vous savez, je viens de chiper le yoyo de Lafforest. Ça vous en bouche un coin, hein? ...Voilà comment j'ai fait; ...c'est facile; j'ai appelé Lafforest dans ma chambre, et je l'ai tellement rossé qu'il n'a pas tardé à me le passer. Vous l'auriez bien voulu, n'est-ce pas M. Bothorel. »

— « Peuh! fait celui-ci, je vais m'en payer un cet été en Angleterre, quelque chose de fameux ». — Puis jaloux malgré tout, il ajoute :

« D'abord, c'est pas de la bonne-guerre, c'est pas moi qui irais chiper les yoyos derrière le dos des gens, je les prends bien en face. »

— « Ouais riposte le père de Geuser, même vous leur laissez comme cadeau quelques arrêts ou pensums; tandis que moi c'est plus simple: une petite raclée, ça ne fait que du bien;... d'ailleurs inutile d'ajouter que je rends le yoyo quand je l'ai cassé, tandis que vous, vous ne les restituez que contre amende. Puis, à propos de yo-yo anglais, vous ne me ferez jamais croire que les anglais en font de meilleurs que nous. Regardez moi cet article-là, c'est pas de la camelotte ». Et tout en parlant il tire activement sur la ficelle et loope avec succès un tour du monde merveilleux.

— « Dire que c'est cet été que c'est paru, et que ça fait déjà fureur, constate Monsieur Leroux. »

— O.. c'est a voir, fait Monsieur Quentel; l'histoire nous apprend que... »

— Oui, oui, je sais interrompt Monsieur Leroux, mais ça n'avait pas de succès, tandis que maintenant... à propos que pensez-vous des yoyos à roue libre, dites-moi, Monsieur Ruellen. »

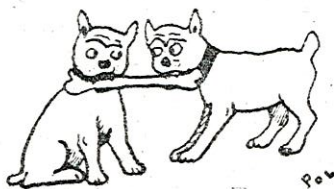
— « Je ne pourrais guère vous dire, répond celui-ci, je ne sais pas les faire marcher. »

— « Ah! c'est épatant, il y a pas à dire; celui que j'ai pris l'autre jour marche vraiment bien. »

Hélas je ne pus en entendre plus ce soir-là, car un bruit de pas m'obligea à m'enfuir subrepticement.

Peut être que ce bout de conversation suffira à vous édifier sur le sérieux de nos professeurs.

F. DILLARD (*Seconde*).



NOS LAURÉATS

Résultats de la session d'Octobre :

Philosophie : V. Le Clech (reçu); A. Le Clech (adm.) ;

A. Balcon (adm.); J. Pouliquen (adm.).

Math. Elém. : J. Blanchet (reçu); A. de Réals (reçu).

Première A : R. Corre (reçu); M. Le Goff (adm.).

Première A' : Joël Jacob (adm.); Le Calvé (reçu); J. Le Saux (reçu); G. Mignard (reçu); J. Simon (reçu).

Ces succès complètent ceux de Juillet qui sont particulièrement remarquables.

Pour la classe de première : en première A 10 présentés, 10 admissibles, 9 reçus, soit 90 %.

En Première A' 10 présentés, 8 admissibles, 7 reçus, soit 70 %.

LA FÊTE MISSIONNAIRE



Depuis quelque temps déjà, nous étions très intrigués par une grande affiche placardée en face de la porterie: elle annonçait une fête missionnaire. Nous savions bien déjà ce qu'est une fête missionnaire pour avoir assisté à celle des années précédentes; mais jamais la propagande n'avait été si active... Durant les études, durant les classes mêmes, certains élèves s'éclipsaient avec des airs de conspirateurs, et en récréation, on entendait parler de chinois, de répétitions; des gens bien informés insinuaient qu'il y avait revue; mais rien de précis. Puis, on annonça la fête des Missions pour le Dimanche 28 novembre. Enfin, elle existait, c'était déjà quelque chose. Le remue-ménage s'accroissait de plus en plus. Le grand jour, ce fut une branle-bas de combat, un bouleversement, un affolement durant toute la matinée. Le père de Geuser, le père de Montigny, tous les conspirateurs s'affairaient. Enfin vers 3 heures moins le quart, les personnes commençaient à affluer au premier étage de la Salle des Œuvres. Deux magnifiques comptoirs, l'un de livres missionnaires, l'autre de petits bibelots chinois, avaient été dressés sur l'estrade et leurs marchan-

disés étaient proposées par d'authentiques chinois. Le Père Nourry, un missionnaire qui a vécu 32 ans en Chine, nous expliqua devant une salle archi-comble, d'une façon très nette, et à l'aide de vues, ce qu'est réellement la Chine. Sa conférence eut un grand succès auprès de ses auditeurs qui ne ménagèrent pas les applaudissements. Durant l'entr'acte, les comptoirs furent littéralement assaillis comme, d'ailleurs, le buffet tenu par Mmes de Vuilleffroy, Coëlenbier et Ceillier. Mais tout cela n'était qu'un dérivatif à la curiosité des assistants ! Enfin vers 5 moins de quart, les portes de la salle de théâtre furent ouvertes aux nombreux spectateurs. Le speaker annonça le titre de la pièce: la revue « Bon-Secours en Chine ». Le tout fut fort bien: des compliments sont à adresser à tous les acteurs mais d'une manière tout à fait spéciale à Madame Boulais, qui durant quinze jours se consacra à faire de jeunes huluberlus des artistes délicieux.

Nous avons appris d'un jeune admirateur que « les chinois étaient presque aussi vilains que si c'était des vrais », que le « petit chinois (?) était très malin et (voilà le sentimental précocé) « qu'on avait envie de pleurer quand le missionnaire écrivait sa lettre » (sic). Rendons donc hommage au talent de grimeur de Mme Boulais, au petit chinois très malin et au Père missionnaire. Le père Missionnaire fut, sans doute, bien heureux de la générosité des Brestoïis qui répondirent à son appel. Tout le monde partit content d'avoir fait une bonne action et d'avoir trouvé une occupation agréable durant l'après-midi du Dimanche (miscere utile dulci, dirait un latin). Enfin tout est bien qui finit bien.

J. BIENVENUE (1^{re}).

Un appel de Saint François Xavier

Bien souvent il me prend l'envie d'aller dans les Universités d'Europe, en criant à pleine voix, comme un homme qui a perdu le sens, et principalement à l'Université de Paris, disant en pleine Sorbonne à ceux qui ont plus de science que de désir d'en tirer bon profit, combien d'âmes se détournent du chemin du ciel et vont en enfer, et cela à cause de leur insouciance ».

COCHIN (Côte de Malabar).

15 Janvier 1544.

Il y a 1900 ans que Notre-Seigneur est
venu sur la terre pour sauver les hommes,
et il reste encore *un milliard de païens*. —
Tu entends, *un milliard*!

Écoute Pie XI, « le Pape des Missions »

« Combien d'âmes pour lesquelles le
sang de Jésus-Christ semble resté inutilisé
jusqu'ici ! Ces masses profondes de peup-
les, profondes comme le continent noir,
profondes comme les immenses régions de
l'Inde et de la Chine, attendent encor-
la parole du salut. »

(Discours de Pie XI, 4 Juin 1922).

Que fais-tu, toi ?

POUR LES MISSIONS,

POUR LES MISSIONNAIRES,

*Ces vaillants missionnaires qui versent
leurs sueurs et même leur sang pour amè-
ner des païens à la religion catholique.*

TU AS LE DEVOIR DE LES AIDER.

Écoute encore le Pape :

«...Nous désirons que de toutes les ins-
titutions et de tous les orphelinats, de
toutes les écoles paroissiales et collèges
monte aux cièux, chaque jour, une prière
pour que la divine miséricorde puisse des-
cendre sur tant d'êtres malheureux et sur
des nations païennes si peuplées. »

(Pie XI, *Encycl. Rerum Ecclesiæ*, du
28 Février 1926).

Que feras-tu pour les Missions ?

Prière d'un vieux missionnaire en mourant

Mon Dieu je suis très vieux et cassé par les ans
Bientôt j'aurai quitté pour toujours cette terre
Je viens vous supplier d'écouter la prière
Que votre serviteur vous fait en expirant.

Lorsque je serai mort, angoissante tristesse,
Mes villages chrétiens n'auront plus de pasteur
Qui pourra le matin en célébrant la messe
Leur donner votre corps, nourriture des cœurs.

Oh! qu'il y ait Seigneur dans ma chère patrie
Quelque âme généreuse au cœur ardent et droit
Qui par amour pour vous, vous consacre sa vie
Et détruise l'idole en plantant votre croix.

Que je serais heureux si un fils de Bretagne
Abandonnait pour vous ses antiques clochers
Et qu'il partit bien loin de ses vertes campagnes
Pour vous faire adorer au pays des palmiers.

Je sens que maintenant ma pauvre âme épuisée
Va prendre son envol pour le ciel glorieux
Que par l'intercession de Marie bien-aimée
Vous sucitiez là-bas, des ouvriers mon Dieu!!!

Jean ANDRÉ (Seconde).

Histoire rocambolesque d'un machiniste

Attention! ça va bientôt commencer...

Par ma foi, je regrette d'avoir si facilement accepté la charge de machiniste bénévole pendant la revue de Bon-Secours, car ça m'a l'air rudement compliqué.

Dans les coulisses, c'est un brouhaha effroyable.

Si Monsieur Pencréach n'avait été préposé au service d'ordre, on y succomberait.

L'on croise partout des Célestes bariolés, aux tresses de papier, qui fument d'élégantes cigarettes, parce qu'il est interdit de fumer dans les coulisses.

D'ici, on entend les toussotements des vieilles filles, les causeries politiques des messieurs, et les miaulements des gosses.

Les chaises claquent, et déjà l'orchestre attaque une marche entraînante.

Je cours prestement à mon poste...

Je suis fixé au côté gauche de la scène, pour envoyer à temps les acteurs, aider aux changements de décor, baisser et lever le rideau, éteindre, allumer, bref tout ce que peut faire un machiniste.

Convaincu de l'importance de mon rôle, je me prends à méditer sur l'injustice de la gloire qui va aux acteurs et non aux machinistes...

La musique a cessé et voilà qu'arrivent les ordres.

Je prends vite un antique pied de fauteuil, et, pour annoncer le lever du rideau, je frappe trois grands coups, dont le dernier sur mon orteil favori. De douleur, je manque de lâcher le cordon du rideau, mais je me reprends et

le voile s'élève, découvrant l'éblouissante blancheur de la scène.

La scène commence; c'est très amusant; le complet de l'officier de marine est rupin, mais Jacques a un superbe accroc au fin fond de son inexpressible. Il s'en aperçoit d'ailleurs, et fait, pour sortir, une prudente retraite à reculons, tandis que je déclenche le rideau qui tombe en cataclysme.

Mais c'est alors que commence le vrai travail: il faut changer de décor. Le précédent représentait une rue, le suivant doit être une cabine en papier. Je me montre d'ailleurs à la hauteur, et tout aurait été pour le mieux si je ne m'étais assis sur un panneau de carton.

Quel trou, mes aïeux!!!

Le Père de Montigny est furieux: ...tant pis ...pour que ça ne se voie pas, il faut que je tienne le papier pendant toute la scène suivante. C'est fatigant!!!

Le tableau a commencé, et il dure bien longtemps à mon avis. Pour comble d'infortune, voulant regarder l'heure, je laisse tomber ma montre sur la scène par le trou. Après quelque hésitation, je passe hardiment le bras et fais à l'aveuglette des recherches inutiles; alors, en désespoir de cause, je passe la tête pour repérer la fugitive...

Je la retrouve enfin. Mais il est temps de m'éclipser, car dans l'auditoire, mon manège a été remarqué: un gosse qui m'a vu, amène les spectateurs et déjà, là-bas, à la seizième rangée de gauche, je vois une vieille fille prête à piquer une crise.

L'opération réussie, et comme la scène est terminée, c'est allègrement que je saute sur le cordon du rideau.

Me voilà en gaieté, et je me sens disposé à applaudir aux déclamations du tableau suivant. A ce moment, doit paraî-

tre un lépreux, pauvre infirme sans bras. Comme je suis sur son passage, il me pousse rudement du coude et me fait choir.

Aussitôt entré sur la scène il déclame : « O malheur ! que la foudre tombe sur moi, et que le ciel m'écrase, si... » Pafatras!!! Le rideau s'écroule sur sa tête encapuchonnée, qui va mordre la poussière pendant que je me tire les cheveux. En me relevant, je me suis appuyé sur la corde du rideau, qui... que...

Des anamites enlèvent le lépreux gémissant, dont la tête a augmenté dans de notables proportions.

Cette dernière gaffe me dégoûte du métier !

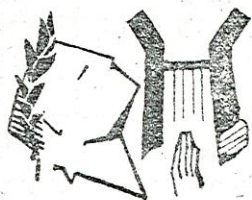
Je n'ose plus toucher à rien, je n'ose même plus rire, de peur de faire encore l'imbécile. C'est tout juste si j'ose éternuer.

La pièce est maintenant finie, les applaudissements crépitent, et je me retire penaud. Je souhaite bien du bonheur à qui prendra ma place. Mais on ne m'y reprendra plus.

ANATOLE.

Au Séminaire de Quimper

24 - 12 - 21



NUIT

DE

NOEL

...Je me suis retiré dans ma petite chambre
Pour goûter sans témoin cette nuit de Décembre;
Je me suis mis à lire et, malgré moi, mes yeux
Se refusent à voir; il semble qu'il outrage
La sublime beauté d'une nuit sans nuage,
Quand le ciel est en fête et le monde joyeux.

Dans les champs infinis que la nuit, de ses voiles
Commence à recouvrir, une moisson d'étoiles,
Comme autant de points d'or, fleurit les cieux profonds.
On dirait qu'un semeur vient chaque soir, et passe,
Piquant tous ces diamants dans l'azur de l'espace
Comme au printemps les fleurs naissent dans les buissons.

Parfois, le vent qui dort, brusquement se ranime,
Et son souffle glacé berce la haute cime
Des arbres, puis, fouettant les vieux troncs dénudés,
En un grand tourbillon chassant les feuilles mortes,
Il passe, furieux et secouant les portes.
Puis, las d'avoir tant fait, se rendort apaisé.

Le joyeux carillon d'une église lointaine
Qui lance son appel, tout à coup me ramène
A d'autres belles nuits, d'autres nuits de Noël,
Où j'aimais à me rendre à notre vieille église;
Et je courais, malgré les rafales de bise,
Sur les chemins durcis, en glissant sur le gel.

J'aimais les vieux Noël's qu'on chantait à la messe;
Leur musique naïve et pleine de tendresse
Me ravissait, et je songeais à la douceur
Des chants que les bergers, accourus à la Crèche,
A Jésus endormi sur de la paille fraîche,
Prosternés à ses pieds, chantaient de tout leur cœur.

Et Jésus réveillé semblait les reconnaître
Et leur tendait les bras en souriant, peut-être,
Cependant que Marie et Joseph, à genoux,
Contemplaient en silence, et dans leur foi profonde
Adoraient avec eux le Rédempteur du monde
En ce petit enfant né faible comme nous.

...Noël! Noël d'exil! Plus tard, dans la Patrie,
Quand notre âme captive, au soir de cette vie
Atteindra dans son vol les célestes parvis,
Nous unirons nos voix aux doux concerts des anges;
Du Seigneur, avec eux, célébrant les louanges,
Nous chanterons, un jour, Noël en Paradis.

J. B.

Nos Anciens

Carnet de Famille

DEUILS

Jean L'Helgoualc'h, Elève officier à l'Ecole de Saint-Maixent, frère de Pierre, Jacques et Guy.

Henri Berthomié.

Le Révérend Père Froc.

Le père de Monsieur Francis Berre.

La sœur de Michel Jaouen.



NAISSANCES

Jacques Briend, fils de Paul.

Yves Arnould de la Ménardière, frère d'Hervé.

Charles-Louis de Cornulier Lucinière vient d'avoir un petit frère.

Jean de Boisanger, fils du capitaine de Boisanger, le 27 octobre 1932 (Châlons-sur-Marne).

Marie-Joseph Le Bras, sœur de François, le 23 novembre 1932 (Rennes).

Bernadette du Penhoat, sœur de François.

Gilles Dillard, frère de Pierre, François, Jacques et Gilbert.



NOUVELLES DE TOUS

Ont été reçus à *Saint-Cyr* : Robert Drouan — René Schaeffer — Marcel de Contenson — André Lucas — Pol Antoni.

A *Centrale* : André Chauvel.

Maurice Brunet a obtenu la 23^e place au classement de fin de première année à l'Ecole Polytechnique.

Maurice Gillet a été reçu à sa première année de droit.

**

Nos respectueuse félicitations à M. Ceillier, père de Alain et de Jean-Louis, qui vient d'être promu commissaire en chef de première classe.

« Bon Secours » tient à féliciter également notre ancien camarade Jean Coquelin qui vient d'être nommé Président de l'Association générale des Etudiants de l'Université de Caen.

Le sous-lieutenant Gribelin arrivé à Brest il y a quelques mois, a tenu en débarquant du train à donner sa première visite à son vieux collège.

Monsieur Jean d'Udine, qui cache sous un pseudonyme adriatique le nom bien breton de André Cozanet nous a fait parvenir son nouveau livre « Qu'est-ce que l'Eloquence et la Poésie » des Editions Laurens. — Nous aurons l'occasion de reparler dans un prochain numéro de cette magnifique œuvre.

Très bonnes nouvelles de Monsieur Lozach qui bûche avec ardeur son français, afin de retrouver l'an prochain son vieux « Bon-Secours ».

— Le Père Brouard, travaille la philosophie à Jersey.

— Monsieur Tuarze est vicaire dans une paroisse des environs de Quimper (Penhars).

— Monsieur Cloarec a reçu le diaconat, le samedi des quatre temps de l'Avent, en la Cathédrale de Quimper.

— A la Messe de Minuit du Collège se trouvait présent un nombre imposant de jeunes anciens; parmi lesquels René Schæffer, et André Lucas, en uniforme de Saints-Cyriens. — Les chants des vieux Noël's donnèrent à cette messe un caractère d'intimité très pieuse.

Un bon revenant

Au mois de septembre j'étais par hasard au Collège. 4^me étage, deuxième porte à gauche, lorsque j'entends un vigoureux *toc-toc*.

— Entrez.

— Bonjour, monsieur l'abbé, vous me reconnaissez?

— Mon vieux Joël !

Et nous tombons dans les bras l'un de l'autre. Il y avait quatorze ans que Joël Petit de la Villéon, en quittant les bancs de la première C, était parti pour l'Uruguay (Amérique du Sud). Et il revenait voir la France, prendre un air de Bretagne et présenter à sa famille sa charmante épouse et son tout jeune enfant.

Je le fais asseoir; les questions se pressent dans sa bouche et plus encore dans son cœur, désireux qu'il est, d'épuiser tout à l'instant toutes les curiosités de Bon Secours pendant ce grand laps de temps.

— Est-ce qu'il y a encore au Collège de mes vieux professeurs ?

— Nous sommes encore deux et bientôt je serai seul, car Monsieur Méar vient d'être nommé Supérieur du Collège de Saint-Pol-de-Léon.

— Et M. Abgrall dont l'enseignement était si pittoresque ? et M. Le Bihan, qui criait si fort et M. Reffray et M. Gaudiche ? et les messieurs Herry ? et M. Hamon ?

— Les deux premiers sont morts; M. Reffray fatigué vit dans sa retraite à Locquirec. M. Gaudiche est aumônier de l'Ecole des pupilles de la marine à la Villeneuve, M. Hamon, aumônier des frères à Landerneau, les deux mes-

sieurs Herry, recteurs l'un à Saint-Jean-du-Doigt (depuis à Porspoder), l'autre à Plougonven.

— La boîte n'a pas beaucoup changé, il me semble.

— Si, un peu : tenez, mettez-vous à cette fenêtre.

— Qu'est-ce que cette plaque de ciment, au bas de la cour des grands ?

— Ça?... mais c'est la fameuse salle au prix, n'est-ce pas?..

— Ah ! je comprends vous avez gardé le dessous comme cave sans doute... ou comme appartement!? et le dessus est devenu cour de récréation. Mes compliments ; vous avez trouvé un moyen ingénieux d'étendre le mouchoir de poche sur lequel jouent les élèves de Bon Secours. Ils sont nombreux les élèves ?

— Oui, près de 300.

— Et de mon temps, combien étions-nous ?

— Combien ? Un peu plus de 200, je pense. Vous savez, je ne connaissais pas alors l'administration, ce que je sais, c'est que vous étiez 37 en première.

— Et qu'est-ce qu'ils sont devenus les Bergev, Cadiou, les frères du Crest de Villeneuve, les Chovel, P. Estienne, de Forges, Lallour, Lehideux, etc., les Niox, O'Neill, Pinvidic, Vialet, le petit Viel et le grand Rio ?

Et nous bavardons, nous bavardons sur les carrières diverses de tous ces anciens, sur la variété de leurs entreprises et sur mille autres sujets.

— Et le foot ? Ça marche toujours ? Vous vous rappelez notre équipe ? Elle était fameuse, hein ! avec les Coste et Lehideux, le grand Pinvidic et l'ainé des Boisanger et surtout de Cibon et de Germiny et je n'oublie pas Chovel, le garde but de 1 m. 87.

— Eh bien ! mon vieux Joël, le foot d'aujourd'hui et d'hier est digne de ses anciens. Il vous faudrait voir les cahiers de rapports, où vos jeunes successeurs dans le

secrétariat ont consigné les triomphes de l'E. S. B. S. Et surtout il faudrait voir le challenge que le Collège a conquis.

— Et ils sont chic-types, comme nous étions?

— Tout comme. Et s'il y a changement, c'est encore en mieux.

— Eh bien! monsieur l'abbé, ça me fait un plaisir que vous ne sauriez mesurer, de revoir mon Bon-Secours, et ce m'est une joie de savoir que tout y va de l'avant. Bien des fois de là-bas, des espaces illimités de l'Uruguay, ma pensée s'est envolée vers vous.

Et Joël de me décrire sa vie de grand « *estancier* », c'est-à-dire de grand fermier qui cultive un millier d'hectares, et de grand éleveur qui en couvre plusieurs milliers d'autres, de ses troupeaux. Une vie dure, mais qui trempe l'âme et le corps: une petite armée de travailleurs à commander, des jours entiers à cheval.

Aujourd'hui il a mis en location les 3.300 hectares qu'il possède, en propre, parce que la culture directe devenait trop complexe et surtout parce qu'il avait entrepris un voyage en France. En avion jusqu'à Mexico, il achète une Ford pour gagner New-York; et la revend au moment de prendre le paquebot d'Europe. Le retour se fera par l'Espagne et le Portugal.

Tout cela il me le conte de sa voix chaude, aux résonances espagnoles, car, inutile de vous le dire, la langue qu'il a parlée, durant tout ce temps, a été l'espagnol. Vous vous en fussiez aperçu au jeu de certaines sonorités, ainsi qu'au roulement spécial des r.

Et j'ai remercié la Providence de m'avoir ménagé cette si bonne rencontre avec un de ces anciens de Bon-Secours, qui emportent jusqu'aux confins du monde le souvenir de leur boîte, pardon! de leur vieux collège, gravé dans leur cœur.

J.-P. P.

La Manufacture des Tabacs de Morlaix

Sur les quais de granit, une longue façade,
Du grand siècle gardant l'aspect majestueux,
Masque l'architecture utilitaire et fade
D'une usine moderne aux ateliers nombreux.

En l'atteignant au seuil de la vieille bourgade,
On évoque le temps des « fermiers » orgueilleux,
Poudrés, portant perruque et arme de parade,
Inspectant les moulins et rouets besogneux.

Les bâtiments pressés au pied d'un des côteaux
Dominent le bassin dont les eaux immobiles
Reflètent les tons vifs des coques de bateaux.

Vers le sud, enjambant les demeures tranquilles,
Le pont géant plus haut que les coqs des clochers
Semble abriter Morlaix sous ses arceaux légers.

M. LEMOIGNÉ.

27 Février 1929.

LA RADE DE BREST

Des vieux remparts de Brest, quand se lève la brume,
On peut voir par delà les toits et les bassins
Et la digue que longe un lourd cargo qui fume
Un tableau moins griffé par les travaux humains.

La rade immense et calme où l'onde à peine écume
Etend son miroir vert aux reflets opalins
Jusqu'aux coteaux de l'Aulne, où le soleil allume
Un semblant d'incendie à la cime des pins.

La falaise lointaine, altière et sans trouée,
Masque le Raz de Sein et la baie empourprée,
Vrai décor provençal où vit Douarnenez.

Plus loin, barrant l'azur de leurs triples saillies,
Se profilent en créneaux aux lignes amollies
Les rocs usés et nus des vieux monts du Ménez.

M. LEMOIGNE.

20 Juillet 1930.

SOUVENIRS

Depuis douze ans bientôt, j'ai délaissé la route
Aboutissant en pente, au long du vieux rempart,
Au grand vantail ouvert sur une sombre voûte
Que le portier couvait d'un vigilant regard.

Pourtant, ce cher collège, en l'évoquant, je doute
Que tant de jours aient fui depuis le grand départ,
Tant est vif aujourd'hui le plaisir que je goûte
A m'en remémorer mille traits au hasard.

Il me semble qu'hier j'étais dans la chapelle,
Cherchant l'hymne du jour dans un gros livre noir,
Puis, sortant sur deux rangs au rythme du claquoir.

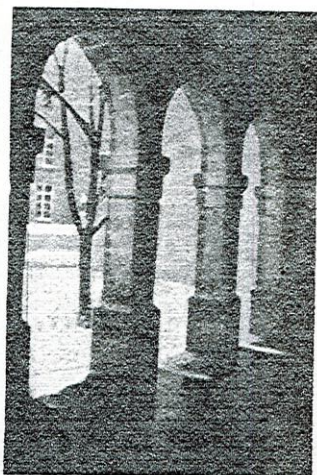
Jé revois les deux cours et leurs jeux pleins d'ardeur,
Et les salles de classe où prodiguaient leur zèle
Des maîtres dont les noms restent chers à mon cœur.

M. LEMOIGNE.

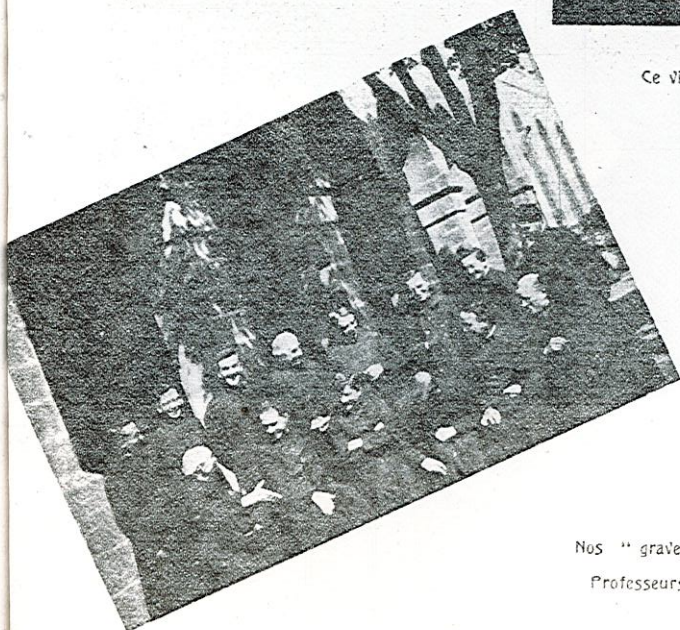
23 Octobre 1932.



Plaisirs
de Vacances.



Ce Vieux Collège.



Nos " graves "
Professeurs.



Le Père FROC
(Père Tourne-Vent).

Le Cours de Marine à Bon-Secours

en 1879-1881



Un peu moins haut que le haut du Cours l'Ajot, un peu plus haut que la rampe de la rue d'Aiguillon, on voit comme une terrasse d'où la vue sur la rade doit être bien belle. Cette construction qui dépend aujourd'hui du petit Lycée, faisait partie jadis de l'assemblage d'immeubles tout à fait dépourvus d'élégance, où était installée l'Ecole N.-D. de Bon Secours : pensionnat pour la préparation de l'Ecole Navale, externat pour les classes de lettres. Je ne sais si cette terrasse est aujourd'hui une terrasse mais elle n'en avait alors que l'apparence. Le similimur-de-soutènement dérobait simplement aux regards profanes les classes, l'étude, le réfectoire et la cour des « marins » protégeant en même temps notre vie laborieuse, des distractions qu'auraient pu lui apporter les ébats des jeunes habitués du Cours d'Ajot et les mouvements des navires sur la rade.

Pour gagner notre dortoir, il fallait parcourir un labyrinthe de couloirs sombres et d'escaliers homicides, échantillon typique de l'architecture brestoïse. Mais on était récompensé. Les fenêtres de ce cinquième étage mansardé s'ouvraient à l'air libre, dominant les toits, notamment celui du Tribunal.

Près de l'une d'elles se trouvait ma « cabine », sorte de stalle, mi-bois mi-rideaux d'un jaune spécial semble-t-il à « nos maisons ». Or, sur le toit du Tribunal, tous les chats de Brest se donnaient chaque soir des rendez-vous-concerts, dont la symphonie, romantique et touchante à l'ouverture, s'achevait dans une finale si tragique qu'on se réveillait glacé d'horreur. — C'est pourquoi, afin que ce scandale cessât et que notre sommeil précieux fût respecté, nous dirigions sur ces monstres les trajectoires de nombreuses catapultes, balistes, arbalètes et autres armes plus ou moins caoutchoutées de notre confection, pendant que notre bon surveillant était plongé dans son bréviaire ou des rêves pieux. Ainsi me préparai-je à professer un cours d'artillerie à l'école de guerre navale, vingt-deux ans plus tard.



Nous étions servis au réfectoire par de grands diables glabres et vêtus, à la mode Léonarde du temps, d'un « pourpoint » noir au multiples boutons, sur une chemise empesée à haut col sans cravate, d'un pantalon gris et d'une ceinture bleue tombant à mi-cuisse. Nous appelions l'un d'eux Cosinus. Je ne me souviens plus du nom des autres. La nourriture était honorable. Les « Deo gratias » étaient bruyants, tout le monde parlant à la fois comme il est de tradition. Mais les lectures, notamment les aventures de Garnerey, étaient passionnantes.

Nous étions assez cloîtrés, mais c'était un bon cloître. Notre Préfet, le R. P. du Reau, était d'une bonté, d'une mansuétude à toute épreuve. Nos surveillants, professeurs de littérature et d'histoire, les RR. PP. Pottier et de Salinis, s'ingéniaient à nous rendre la vie agréable. Que dire

de mon professeur de Mathématiques, le R. P. Bernères, ancien officier de marine, qui se tuait et est réellement mort de fatigue pour faire entrer dans son ancien corps, non seulement de brillants candidats, mais une bande de cancrés avérés qui n'auraient jamais porté de galons (et d'aucuns les ont fort bien portés) s'ils n'avaient eu un guide si attentionné!..

Il y avait des congés, hiver comme été, où les Pères louaient pour nous promener un bateau à voiles — côtre de pilote ou dundee de grande pêche — et nous passions des journées délicieuses, si fiers quand la mer était grosse! D'autres fois, c'était un petit bateau à vapeur pour excursionner de l'autre côté de la rade ou à l'extérieur. La rade de Brest et ses abords étaient alors d'une sauvagerie magnifique. A Morgat, il n'y avait que des maisons de pêcheurs et nous visitions les grottes dans de sombres barques sentant la roque et montées par des hommes hirsutes qui ne parlaient pas français. Ou bien nous allions manger des fraises dans les champs de Plougastel et nous revenions dans une de ces barques du pays, non pontées et très creuses qui vont chercher au Minou du sable calcaire pour engraisser les terres. L'équipage, comme tous les hommes de Plougastel, portait pantalon blanc, veste bleu clair à boutons dorés et un bonnet rouge, genre napolitain, dont le fond, pendant sur l'épaule, était le réceptacle de tout un arsenal: pipe, tabac, chiques, couteau, chapelet, etc... Je me souviens que ces superbes gaillards récitaient un Ave Maria avant de hisser la grand-voile et que l'un d'eux nous demanda comment s'appelait le Roi de France. — Bien que je sois aujourd'hui très vieux et que je fusse alors très jeune, nous étions depuis longtemps en République... Celui qui n'a pas connu les campagnes sans journaux, sans auto-cars et sans pianos-mécaniques, n'a pas connu la douceur de vivre!

Mes deux années de Bon-Secours, au bout desquelles j'entrai au *Borda*, furent les dernières années du Cours de Marine. Les Jésuites étant — comme chacun sait — un danger pour l'Etat, furent dépouillés et dispersés en vertu d'un certain article 7 d'ignoble mémoire. — Le Père du Reau frêta un brick, y empila le mobilier de l'Ecole, et alla fonder le Cours de Jersey. Ainsi les « disciples de Loyola » continuèrent à former des officiers qui — la chose est claire — furent toujours très incapables de servir convenablement la France. On assure que celle-ci doit son empire colonial et les troupes indigènes qui nous furent si précieuses, à Jules-Ferry, auteur de l'article 7 et grand metteur en œuvre des plans maçonniques. Il y a beaucoup de réserves à faire sur cette question. J'ai servi sous Courbet et connu les dessous d'une conquête. Enfin faudrait-il prouver que le bien compense le mal dans l'œuvre de Jules-Ferry. Mais ceci est une autre histoire.

A l'époque dont je parle, les Petites-Sœurs des pauvres de Brest avaient pour aumônier un très vieux jésuite, tout courbé, tout blanc, tout humble, mais aux traits si distingués et si fins, le R. P. de Plas. Il avait été un des plus brillants capitaines de vaisseau de la Marine impériale.

Ceci nous fait penser à... mais je m'arrête pour n'être pas « caviardé ». — Et cela aussi est une autre histoire..

Vice-Amiral EXELMANS.

Le Père Louis FROE (1859-1932)

Voici un de nos grands anciens, le Père Louis Froe, qui, récemment, le 12 octobre 1932, dans sa soixante-treizième année, a été appelé à sa récompense éternelle.

La presse, de toute nuance, a tenu à s'incliner devant cette figure sympathique et bienfaisante. Elle l'a fait sans restrictions dans une cinquantaine de journaux ou revues, comme il avait lui-même, sans distinction de races ou de nations, pendant près d'un demi-siècle, dépensé toutes ses forces au service de tous et de chacun.

Il nous reste cependant à nous, Anciens de Bon-Secours un devoir spécial à remplir vis-à-vis de lui.

Entré dès les premières heures au vieux Bon-Secours d'il y a soixante ans, il ne se contentait pas d'y revenir quand — à ses divers voyages de Chine en Europe il lui était possible de revoir Recouvrance et le Cours d'Ajot. Et ce n'était pas exclusivement lorsqu'un ami d'enfance (tel l'un des derniers commandants de l'Alger, M. le Capitaine de Vaisseau E. Fournier) passait quelques jours à Changhai et que leur revenaient alors au souvenir les bonnes parties faites ensemble auprès du Château. Ni, seulement, lorsque cédant à l'invitation de ses compatriotes le Père se décidait, comme en 1927, à parler de la Chine, des typhons, de ses œuvres lointaines, dans la salle du Grand Théâtre devenue trop petite.

C'était au fort même de son travail professionnel que le souvenir de la rade et du sémaphore de Brest animait l'énergie de ses recherches.

Il était né marin et d'un des plus grands ports du monde. Puis, il était devenu enfant de Notre-Dame de Bon-Secours. Il restera, granitiquement, l'un et l'autre. Tout ce qu'il avait pu percevoir, tout ce qu'il put apprendre ensuite ; tout ce qui le passionna dans ses études sur la physique du globe, tout devait contribuer à ce que sa présence ici-bas fut employée au service, au secours des navigateurs du monde entier.

Le Courrier du Finistère, en date du 26 février 1927, a excellemment résumé la presque totalité de la carrière du P. Froc au moment où celui-ci imparfaitement guéri de cette inflammation générale des voies digestives qui devait l'emporter quatre ans plus tard reprenait vaillamment la route de Chine dans la volonté bien arrêtée de mourir « à son bord » face à la mer et le bras tendu vers le mât des signaux.

L'auteur de cet article rappelle à bon droit que « le P. Froc aurait pu avec succès s'adonner uniquement à l'avancement de la météorologie théorique, science alors jeune et pleine d'avenir... » La preuve d'une semblable assertion serait aisément fournie par la lecture d'une cinquantaine de grands in-octavo bourrés de chiffres, de cartes et de commentaires. Quelques-uns furent assez appréciés pour être réimprimés aux frais du Ministère de la Marine dans les *Annales hydrographiques* comme, par exemple, *Le typhon du 28 Juillet 1915* en 1919, et un mémoire de cent quatre-vingt pages sur *L'atmosphère en Extrême-Orient* pendant l'année 1920; et pour fournir, en 1921 l'occasion longtemps cherchée de lui faire remettre la croix de la Légion d'honneur.

Mais le journal brestois a grandement raison de souligner ce qui devint, de plus en plus, le trait caractéristique de cette physionomie attachante: « ...il préféra consacrer sa vie à l'aide pratique et quotidienne des marins de toute

race! » Et c'est ce qui ne saurait être négligé dans ces quelques lignes, même après tous les hommages déjà rendus à notre ancien.

**

Il y a, en effet, pour nous une leçon précieuse à recueillir de cette vie si bien employée: lui-même, sans se mettre en avant, bien sûr, eût aimé à en faire entendre l'appel.

Car autant — sinon plus encore — que « savant » et « professeur » il était apôtre dans l'âme, c'est-à-dire « missionnaire » et même « zéléteur ».

S'il renonça à faire des traités didactiques il ne renonça jamais (et il se dépensa même jusque dans les derniers jours de sa vie) à organiser la science et la pratique de l'entraide mutuelle et désintéressée au service de quiconque petit ou grand, jaune ou blanc pouvait profiter d'un acte secourable.

C'est ainsi que ses efforts les plus énergiques depuis vingt ans convergaient vers la signalisation la plus rationnelle, la plus simplifiée des dangers devenus ainsi plus évitables.

Continuellement les consulats, les compagnies de télégraphes internationales, les officiers de navigation, mais aussi les timonniers, les douaniers, les commerçants, les missionnaires, etc., non moins que les météorologistes de carrière étaient mis de toute manière à contribution dans ce but.

Lui-même il ne se refusa à aucune fatigue pour cela. Et quand en 1902 le gouverneur d'Indo-Chine voulut garantir les côtes de la colonie contre l'arrivée imprévue des redoutables typhons de ces parages, ce fut avec joie que le P. Froc accepta l'invitation de M. Paul Doumer, et qu'il vint apporter ses lumières pour l'établissement à Phulien de l'Observatoire Central. Trente ans plus tard le pré-

sident de la République se souvenait de son hôte du Tonkin et voulait transformer lui-même en rosette le ruban rouge de 1921. Mais alors on ne songeait guère que le merci de la France pourrait être marqué sur la poitrine d'un religieux: il ne s'agissait que d'un effort commun pour le bien de tous, et il était fait avec entrain.

Plus tard ce furent des successions de malheurs épargnés aux concessions de Changai qui inspirèrent à la municipalité française différentes manifestations de sa gratitude comme le nom de *route du Père Froc* donné à la rue qui longe l'Université: à cette occasion la presse anglaise en louant la décision sut exprimer ce que beaucoup pensaient sans avoir le moyen de le publier: « Pour tous les navigateurs de Chine le nom du P. Froc est synonyme de tout bien » (*stands for all that is good*).

Les petits scouts de Baden-Powell lui écrivaient au lendemain d'un typhon où les avertissements du Père avaient permis de sauver leur campement. Et il enregistrait avec complaisance ce témoignage de gratitude qui promettait à l'œuvre commune de futurs collaborateurs intelligents et zélés.

Mais les Européens et les Américains, les espoirs de l'avenir ou les compétences actuelles n'étaient pas seules à profiter de ses préoccupations continuelles ni à en reconnaître les bienfaits. Les plus humbles bateliers le savaient à leur service. Il s'était préoccupé de chercher des signaux simplifiés pour les barquiers du port. Toujours est-il que lors des grands coups de vent à redouter pour leurs frêles embarcations un avis impérieux était sur sa demande, émis par le *Harbour Master*: et les *sampans* devaient aussitôt aller s'abriter d'un côté ou de l'autre du port suivant la direction du vent attendue. Manœuvre difficile, mais que les bons gondoliers indigènes acceptaient gaiement quand ils la savaient commandée par celui que les officiers euro-

péens nommaient avec déférence le « Père des typhons » et que pour leur compte ils appelaient plus simplement le « Père Tourne Vent » tant ils étaient confiants en une science animée par un dévouement qu'ils savaient infatigable!

Terminons comme l'écrivain du *Courrier du Finistère*, M. A. Bonnichon: « De tout temps de hardis français sont partis de Brest (et de Bon-Secours) pour cette croisière pacifique, mais parfois sanglante qu'est la vie du missionnaire de la science et de la religion. Au bord de la mer bretonne, en regardant l'horizon où ils ont disparu d'autres se diront: « C'est mon tour... »



